est précipité, visiblement bâclé, mais par un coup de théâtre qui n'est pas sans avoir sa nécessité. Castanier vend ses pouvoirs à un financier ruiné, qui ne les garde qu'un instant et les cède à perte, comme une valeur en baisse. Successivement, le présent du Malin passe de mains en mains, pour un prix toujours plus bas, jusqu'à échoir dans la même soirée à un peintre en bâtiment qui n'en connaît plus trop la nature, puis à un clerc amoureux. Et celui-ci, dernier détenteur, en use la force restante dans une orgie dont il crève sans avoir pu choisir un nouvel acquéreur.

Ainsi le mal s'est-il dévalué comme une monnaie, amenuisé au frottement comme un vieil écu, évanoui comme par une perte progressive d'énergie. Il y a de la comédie dans cet épilogue qui finit par rendre dérisoire la toute-puissance de Satan, épuisée, avachie, consumée. Ce qui fut souveraine connaissance déchoit au rang de médiocre instrument de volupté physique. L'omniscience n'est plus rien qu'une manière d'aphrodisiaque, dont ses derniers usagers méconnaissent l'origine.

Sans doute cette version si originale de la fin de Satan, mourant par auto-consomption, n'allait-elle pas sans poser des problèmes. A vouloir la rendre trop cohérente, on aboutirait à des impasses et à des difficultés logiques. Balzac n'était pas homme à s'embarrasser de si peu ; la création du mythe le passionnait, mettait en mouvement son cerveau inventif, lui donnait la sensation de pénétrer dans l'épaisseur du mystère qui l'angoissait. Mais cette énergie aussi qui soutenait son enthousiasme était soumise à la loi de l'usure. L'élan, le vertige de la première inspiration, si sensibles sous l'ironie du récit de *Melmoth*, s'épuisent vers la fin. Balzac s'en tire par une pirouette ; il termine le conte sur quelques calembours douteux et sur l'intervention grotesque d'un savant allemand, disciple de Jakob Bœhme, démonologue de première force que bafouent des clercs facétieux. On peut trouver que cet épilogue est de mauvais goût, ou bien, si l'on connaît mieux les anxiétés qui torturaient la pensée de Balzac, préférer croire que cet éclat de rire final couvre un cri de peur. Balzac est l'homme qui a eu cette parole révélatrice : *La mort est certaine, oublions-la*. Le problème du mal et le problème des limites de la connaissance n'étaient pas, pour lui, l'objet d'une interrogation moins torturante que la conscience de la mort. A trop y fixer son esprit, il craignait de franchir, comme Louis Lambert, la frontière qui sépare la vision raisonnable de l'hallucination démente. S'il rit alors, ce rire rend un son bien inquiet, bien inquiétant.

Satan ne reparaît pas en personne dans l'œuvre ultérieure de